



Photo : Véronique Kolber

La mémoire qui s'en va, qui confond le passé et le présent, qui distingue mal la réalité de l'imagination. La maladie d'Alzheimer est ici abordée d'un point de vue artistique, mais clairement sensible.

Mémoire en pointillé

EXPOSITION Deux artistes s'intéressent au cas douloureux et pesant de la maladie d'Alzheimer. Bouleversant.

Le regard tout en sensibilité de la photographe Véronique Kolber s'allie ici à la touche «robuste» du plasticien Théid Johans pour une exposition intitulée «Traces de mémoire», qui s'attache à la mémoire, qu'elle soit individuelle ou vacillante.

De notre journaliste
Grégory Cimatti

Difficile pour elle de prendre de la distance. La douleur est encore vive, suinte à travers ses mots. Fragile et émotive, Véronique Kolber l'est assurément. Et c'est tout son travail, à fleur de peau, qui s'en ressent. Un patchwork artistique, ici initié par l'Association Luxembourg Alzheimer (ala) dont la jeune femme se sent proche en raison d'un grand-père malade. Dans sa volonté affichée de «lui rendre un hommage appuyé» par le biais d'une exposition, elle n'a cependant pas pu aller jusqu'au bout de son témoignage familial. La faute à un accident «stu-

pide», qui va coûter la vie à son aïeul.

La tristesse n'aura néanmoins pas raison de sa résolution. À la manière d'un puzzle, elle va donc rassembler d'anciens travaux, combinés à de nouvelles idées, pour mettre sur pied une vibrante révérence, subtile et délicate. Là, il est avant tout question de mémoire, dans un jeu d'apparition et d'absence, entre présence et ombre fantomatique, «qui colle particulièrement bien avec cette maladie», qui touche près de 25 millions de personnes dans le monde.

Première illustration avec cette série - *Apparitions* - d'anciennes photographies, prises au lendemain de la guerre et tirées des archives familiales : l'artiste les remet au goût du jour, les tire vers le présent en usant de la superposition et de la transparence. Ce léger et raffiné télescopage de deux époques tellement proches et tellement lointaines génère une certaine mélancolie et se révèle une belle illustration des mirages de la mémoire humaine.

Les souvenirs d'un passé lointain sont ainsi combinés avec les images du présent, rendant perceptibles les effets du temps... Et Véronique Kolber ne s'arrête pas là, appuyant le trait avec cette installation centrale, et ces mêmes clichés retravaillés, défilant sur un écran de télévision. Avec fauteuils et commode, elle a recréé le salon de son feu grand-père. Hommage complet avec la photo de ce dernier, deux jours avant son trépas. L'image, couchée dans un tiroir, reste ainsi libre d'être vue... ou d'être laissée dans son sarcophage de bois, un peu comme un souvenir douloureux, à la fois enfoui et présent.

Écran immaculé

Derrière un rideau noir opaque, l'artiste développe une seconde approche, partant du besoin des gens de noter des dates, des noms ou des bribes de phrases sur la face cachée des photographies, comme pour créer un renforcement du souvenir,

une double mémoire. Dans la série *Retrouvailles*, cette petite note redonne vie à une photographie - qui semble morte - par l'utilisation d'un boîtier ou «caisse» lumineuse. Un petit bouton pression et le souvenir revient dans un flash instantané. C'est vrai qu'il suffit parfois d'une seule phrase pour illuminer une image, perdue depuis longtemps dans l'obscurité de notre mémoire...

Enfin, une troisième démarche, celle-ci nommée *Absences*, présente la réalité de la disparition. En décrochant les photographies et les tableaux dans la maison des grands-parents, les traces que le temps a laissées sur les murs deviennent incontestablement perceptibles. Murs défraîchis, lumières tamisées, Véronique Kolber photographie ces marques visibles. Et flotte dans l'air un parfum d'absence et de vide.

Une splendide phrase, signée Georges Didi-Huberman dans son ouvrage *Génie du non-lieu*, souligne l'impact de ce travail. «Ce qu'on appelle fantôme n'est pas plus que

ceci : une image de mémoire qui a trouvé dans l'air, dans une atmosphère de la maison, dans l'ombre des pièces, dans la saleté des murs, dans la poussière qui retombe, dans la empreinte le plus efficace.» Enfin, pour terminer le tableau, on découvre le travail du plasticien Théid Johans, qui a choisi la vidéo pour parler de la maladie d'Alzheimer. Un court métrage datant de juin 2007, lorsque l'artiste a équipé deux résidents du foyer Genzegold à Dahl d'un casque avec caméra et d'un micro pour qu'ils témoignent de leur vie et leur situation quotidienne. Sur fond de musique et d'effets visuels angoissants, la sensation est plutôt désagréable, mais le résultat est efficace. On pourrait se croire à la place de ces malheureuses personnes, victimes d'un cerveau qui se détériore au fil du temps. Tout cela finit sur un écran blanc, immaculé. Comme toujours.

Galerie Terre Rouge - Esch-sur-Alzette. Jusqu'au 15 avril.